

CLAIRE KILROY

AFFAIRES
ET DAMNATION

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Virginie Buhl

R O M A N

BUCHET ● CHASTEL

L'ÉDITEUR REMERCIE L'IRELAND LITERATURE EXCHANGE
POUR SON AIDE FINANCIÈRE
(Fonds d'aide à la traduction, Dublin, Irlande)

www.irelandliterature.com
info@irelandliterature.com

Titre original: *The Devil I Know*
© Claire Kilroy, 2012

Et pour la traduction française:
© Libella, Paris, 2014.

ISBN: 978-2-283-02705-9

À la mémoire de John Long, 1944-2000.

[...] erre-revie, pass'Evant notre Adame, d'erre rive en rêvière, nous recourante *via* Vico par chaise percée de recirculation vers Howth Castle et Environs.

Sire Tristram, violeur d'amoeurs, manchissant la courte oisie, n'avait pâque buissé sa derrive d'Armorique du Nord sur ce flanc de notre isthme décharné d'Europe Mineure pour y resoutenir le combat d'un presqu'Yseul penny: [...]

JAMES JOYCE, *Finnegans Wake*,
traduction de Philippe Lavergne, Gallimard, 1982.

10 MARS 2016

Premier jour de comparution

Veillez indiquer votre nom au greffier, s'il vous plaît.

Ne faites pas tant de manières, Fergus. Vous me connaissiez déjà alors que j'étais haut comme trois pommes. Pardon? Ah, bon. Alors c'est comme ça? Je vois. Très bien. Comme vous voudrez. La déposition va durer plus longtemps que prévu, mais au prix où vous êtes payé, vous pouvez bien laisser tourner le compteur. Deux mille cinq cents euros par jour, à ce qu'on m'a dit. Eh bien, Fergus – pardon, monsieur le juge O'Reilly –, pour votre greffier, je m'appelle Tristram St Lawrence. Tristram Amory St Lawrence, treizième comte de Howth, charmant promontoire également connu sous le nom de *Binn Eadair*. J'étais – je suis – le seul fils que votre vieux copain le douzième comte de Howth a réussi à engendrer, et ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. On a dit beaucoup de mal de moi dans la presse. Je suis ici pour noircir un peu plus le tableau.

Qu'est-ce qui m'a ramené en Irlande? Bonne question. La main de Dieu, ou peut-être le fait du diable. C'était en 2006. Je n'avais plus mis les pieds sur l'île d'Émeraude depuis douze ans. Oui, Fergus, c'est long dans la vie d'un homme relativement jeune, surtout quand on est aussi lié à la région de Howth. J'avais mes raisons. Des raisons personnelles, très

personnelles, terriblement personnelles. Ce n'est ni le lieu ni le moment pour en parler.

J'étais en transit entre une conférence à Birmingham et une autre en Floride. C'est ainsi que je passais ma vie à l'époque, je voyageais d'un point du globe à un autre et je me tenais à carreau. Vous le savez sans doute que je suis interprète de mon état. En cette qualité, je travaillais pour de grandes institutions internationales comme le FMI, l'UE et la BCE. La Troïka. Je maîtrise toutes les principales langues européennes.

Non, je ne peux rien vous apprendre sur le sujet de la conférence de Birmingham; il ne s'agissait pas d'un thème sensible au plan commercial, mais la traduction simultanée me demande un tel effort de concentration qu'une fois les séances terminées, je suis incapable de me rappeler un mot de ce qui s'est dit. L'interprète sert à véhiculer les idées et les arguments des autres. L'essentiel, c'est de ne pas s'intéresser à ces idées et à ces arguments. Si vous les laissez éveiller votre curiosité ne serait-ce qu'une fraction de seconde, la phrase suivante vous échappe. Alors les ennuis commencent. Tout se bouscule et le retard s'accumule. Donc il faut faire le vide en soi. Se transformer en pur intermédiaire. Une aptitude que j'ai su acquérir.

Cela rendait Hickey complètement dingue quand M. Dumont et moi nous «parlions l'étranger», comme il disait; c'était devenu une seconde nature chez moi de répondre à M. Dumont dans sa langue *du jour*¹ selon le pays d'où il m'appelait, car il voyageait sans cesse, lui aussi. Hickey croyait que je lui cachais quelque chose et c'était généralement le cas, de même qu'il me cachait généralement des choses. Bref, j'étais reconnu

1. En français dans le texte. (N. d. T.)

comme le meilleur dans ma profession et si j'avais passé le restant de mes jours dans le milieu des conférences internationales, vous n'écouteriez pas ma déposition aujourd'hui. Ce don que j'ai, mes clients le trouvaient bizarre. C'est le terme qu'ils employaient dans leurs différentes langues maternelles. *Uncanny, unheimlich*, bizarre. Tantôt je le prenais comme un compliment et tantôt je me demandais si c'en était un.

M. Dumont? Non, il n'était pas mon employeur, pas à proprement parler. Et non, je ne le décrirais pas non plus comme un collègue. Plutôt une sorte de consultant. Quant à Hickey, nous le connaissons tous.

L'avion n'avait pas décollé de l'aéroport de Birmingham depuis longtemps. Le personnel de bord avait commencé le service en cabine, c'est-à-dire qu'une hôtesse de l'air remontait le couloir à reculons avec son chariot plombé.

- Vous voulez boire un verre, monsieur? demanda-t-elle en arrivant à ma hauteur.

Je lui adressai un sourire désolé.

- Non merci. Une tasse de thé, s'il vous plaît, répondis-je en débloquant le loquet de ma tablette.

J'étais assis près du hublot. Le vol était complet. Une mère et son fils occupaient les deux places voisines, elle au milieu, lui côté couloir. Tout en jouant à son jeu électronique, le garçon donnait des coups de pied dans le dossier du siège qui se trouvait devant lui, comme j'en recevais de la personne assise derrière moi. L'hôtesse se pencha et me tendit le thé dans un gobelet en plastique. J'y ajoutai deux capsules de lait hydrogéné, puis j'examinai le mélange. L'eau n'avait pas bouilli. Il y a des moments où, perdant courage, je suis tenté de tout laisser tomber. Celui-là, par exemple. Attaché à un siège sauteur d'où je ne devais pas bouger pendant sept

heures, devant ce thé grisâtre. Un dépôt de tartre se formait à la surface. Je posai le gobelet sur ma tablette et réglai ma montre à l'heure de l'Est.

C'est alors que le thé explosa. Il jaillit hors du gobelet et me sauta au visage. Un cri de peur échappa aux autres passagers; l'avion avait heurté quelque chose.

J'empoignai mes deux accoudoirs. Suite à l'impact, un courant d'air glacial s'engouffra à l'intérieur. En tournant la tête, j'aperçus une entaille dans le revêtement en plastique du plafond. Un morceau de métal acéré avait transpercé la carlingue. De la plaie giclaient des câbles électriques et des gerbes d'aluminium.

L'appareil fut agité de violentes secousses. Plusieurs compartiments à bagages s'ouvrirent, déversant leur contenu dans le couloir. Les masques à oxygène dégringolèrent et se balancèrent en cadence, comme des grappes de fruits jaunes. Des mains se tendirent pour les cueillir, aussi j'attrapai le mien et l'ajustai sur mon visage. Par le hublot, je vis que le réacteur avait pris feu. Une douleur intolérable me vrillait les tympans.

L'avion se mit à descendre en piqué, il vibrait si fort que nos sièges me semblèrent prêts à se déboulonner. Quand il vira sur l'aile, le chariot à boissons fonça droit vers le cockpit. L'hôtesse de l'air s'élança à sa poursuite en naviguant d'un appuie-tête à l'autre pour ne pas perdre l'équilibre. Sous le moteur en feu, les lumières d'une ville étaient apparues dans l'obscurité.

Le commandant de bord fit une annonce à l'interphone, mais elle fut couverte par le bruit. Je sortis mon téléphone portable de ma poche. Il était éteint, impossible de me rappeler sur quel bouton appuyer pour l'allumer. Je ne comprenais littéralement plus rien au clavier. En bas, la ville se

rapprochait à grande vitesse. Je distinguais déjà le lacis des routes. C'est le moment ou jamais, me dis-je. Au diable la sobriété. Je me débarrassai du masque à oxygène et détachai ma ceinture de sécurité. Je me frayai un passage devant la mère et son fils, puis dévalai le couloir en trébuchant sur les bagages à main qui étaient tombés par terre.

- Retournez à votre place, monsieur! me cria une hôtesse de l'air quand j'arrivai à l'avant. Retournez immédiatement à votre place!

Puis les lumières s'éteignirent.

Grâce à l'éclairage d'urgence, je parvins à repérer le chariot à boissons. Quelqu'un avait bloqué les roulettes. Le premier tiroir regorgeait de petites canettes de soda. Je dus le fermer en forçant pour accéder au contenu du casier d'en dessous.

- Monsieur, retournez à votre siège! hurla le steward assis sur le strapontin. On se prépare à un atterrissage d'urgence. Retournez *tout de suite à votre siège, putain de bordel!*

C'était une compagnie aérienne américaine.

L'avion se redressa. Nous volions de nouveau à l'horizontale.

- Impact imminent. En position de sécurité! cria le commandant de bord, assez fort pour que nous puissions l'entendre, cette fois.

C'est dans le troisième compartiment en partant du haut que se trouvaient les spiritueux: de minuscules bouteilles d'alcool, comme autant de bijoux dans leur boîte à bijoux. Je m'emparai d'une petite flasque ambrée. Mes mains tremblaient si fort que c'est tout juste si je parvins à dévisser le bouchon en aluminium.

La collision me catapulta à bonne distance du chariot. Le hurlement des freins annonçait une catastrophe, puis les

inverseurs de poussée s'enclenchèrent. La force de la résistance était telle que la Terre elle-même semblait sur le point de s'immobiliser dans un énorme crissement. Les globules vibraient dans mes veines, j'entendais mes dents claquer sous mon crâne.

L'avion finit par s'arrêter. Un passager applaudit, mais personne ne l'imita. La précieuse petite bouteille de bière avait été propulsée hors de la paume moite de ma main. Je roulai sur le ventre pour la chercher à tâtons sur le sol, mais au fond, je savais qu'il était déjà trop tard.

- Quittez l'appareil, quittez l'appareil! scandait le commandant de bord.

On nous fit débarquer par des toboggans d'évacuation. Une escadrille de camions de pompiers s'était massée sur la piste pour éteindre l'incendie qui avait pris dans le réacteur. Les soldats du feu nous cueillaient au pied de l'avion et nous renvoyaient aussitôt vers les gyrophares et les bus qui attendaient derrière eux.

- Ne restez pas là, avancez! répétaient-ils en nous bousculant.

Au loin, au-dessus de l'aérogare, un panneau lumineux jaune annonçait: AÉROPORT DE DUBLIN.

- Vous êtes blessé? s'enquit M. Dumont dès que j'eus ramené mon téléphone à la vie.

Le portable s'était instantanément mis à sonner quand il avait détecté un réseau. M. Dumont avait dû activer le rappel automatique. Ma main tremblait tellement que j'arrivais à peine à tenir l'appareil contre mon oreille. Notre atterrissage forcé était passé aux informations; dans le terminal, les écrans de télévision nous renvoyaient les images de l'avion en flammes. Les journalistes parlaient d'une manœuvre

d'urgence, mais nous avions plutôt l'impression d'avoir survécu à une catastrophe aérienne. Ils interviewaient des passagers derrière moi.

- Non, assurai-je à M. Dumont, pas blessé mais je...

- Oui?

Je repensai à la bière. Impossible d'oublier cette petite bouteille. Son poids et sa fraîcheur dans ma paume, promesse d'un petit havre de paix. Si seulement j'avais pu me glisser dans cette petite flasque dorée, revisser le bouchon et me couper du monde.

- Je crois que je suis en état de choc, lui dis-je, mais, physiquement, je suis indemne.

En fait, j'avais une côte cassée et je l'avais bien cherché. Pas de quoi faire une histoire.

Plusieurs voyageurs furent conduits à l'hôpital pour des blessures légères et le reste d'entre nous fut transféré dans un hôtel de l'aéroport. C'était un miracle, se répétaient inlassablement les passagers dans le bus, troupeau de moutons apeurés. Un miracle, un véritable miracle, bêlaient-ils, si bien que je ne tardai pas à bêler à l'unisson. Ensuite, je me retrouvai de nouveau seul, séparé du reste de la bande. *Ding!* fit l'ascenseur et je longeai un couloir silencieux en boitant, un bras autour de mon flanc endolori. J'examinai les flèches fixées au mur: chambres 600 à 621 d'un côté, 622 à 666 de l'autre. J'eus beau vérifier le numéro indiqué sur ma clé, impossible de savoir quelle direction je devais prendre.

Monsieur St Lawrence, vous affirmez que votre escale à Dublin était imprévue; or, dès le lendemain, vous avez pris part à une réunion d'affaires dans l'hôtel *Hilton* de l'aéroport avec Desmond Hickey, promoteur immobilier. Pouvez-vous nous expliquer cela?

Il est vrai que je suis tombé sur Desmond Hickey par hasard, le lendemain, à l'*Hilton* de Darndale, comme il l'a déclaré, mais appeler cela une réunion est tout à fait exagéré. Cette rencontre était tout à fait fortuite. Tard dans la matinée, j'étais descendu à la réception demander où se trouvaient mes bagages quand un parfait inconnu m'aborda.

– Je te croyais mort, me dit-il.

Je ne le reconnus pas, mais bon, comment aurais-je pu le faire? Sous une pilosité faciale aussi couvrante qu'une cagoule, cet homme pouvait être n'importe qui.

– Aucun des passagers n'a été grièvement blessé, lui assurai-je.

– Hein?

– Oui, je sais. Un pur miracle.

– Tu étais dans l'avion d'hier soir? Celui qui s'est viandé?

– Hum, fis-je en consultant ma montre. J'aurais une autre raison d'être mort?

La réceptionniste raccrocha son téléphone.

– Je suis désolée, monsieur St Lawrence. La compagnie aérienne n'a toujours pas réussi à localiser vos bagages.

– Ah, c'est bien toi! dit le type velu.

- Je vois, répondis-je à l'employée et la remerciai.

- Tu es Tristram St Lawrence! déclara-t-il comme s'il démasquait un voleur.

- Excusez-moi, en quoi puis-je vous être utile?

Il fronça les sourcils.

- Mais t'es pas mort?

- C'était un autre Tristram St Lawrence.

Il me regarda d'un air soupçonneux. Comment pouvions-nous être deux? Deux hommes affublés d'un nom aussi peu commun?

- Un autre Tristram St Lawrence, répéta-t-il d'un ton dubitatif, peu convaincu par cette explication qui me faisait échapper à la mort par un tour de passe-passe.

- Je n'ai pas bien saisi votre nom, monsieur...?

Il me fit un clin d'œil.

- Allez, tu sais bien qui je suis! - je le regardai d'un air perplexe. Second clin d'œil: Mais si, tu le sais! insista-t-il.

Je sortis mon portable dont je scrutai l'écran en fronçant les sourcils. La force de l'habitude. Dans le doute, je consultais toujours M. Dumont. Aucun appel récent. Dans quelque fuseau horaire qu'il se trouvât, même M. Dumont avait parfois besoin de dormir. Je rangeai l'appareil dans ma poche et reportai mon attention sur mon compagnon à forte carrure.

- Je crains de ne pas...

- Me dis pas que t'as oublié ton vieux copain!

- Eh bien, je...

Il éclata de rire et c'est ce qui provoqua le dé clic. Alors qu'il s'esclaffait, je le revis soudain en train de rire de moi, autrefois. La moquerie, voilà ce que je reconnus, l'abandon total avec lequel il l'exprimait et l'impuissance totale à laquelle cela me réduisait. Cet homme n'avait jamais été mon vieux copain.

Quand il eut fini, il posa les mains sur ses hanches.

– Sérieux, Tristram? Tu me remets pas? Parce que moi, je suis certain de te reconnaître.

– Si, ça me revient maintenant. On était ensemble à l'école primaire.

– C'est ça! C'est bien moi. La petite école – ses doigts se refermèrent sur les miens. Bon Dieu, mais tes mains sont glacées! Dessie Hickey.

Alias Gick. Gicky Hickey. Avec une lueur féroce dans le regard, il plongea ses yeux dans les miens, à croire que l'instant était historique. Autrefois, dans la cour de récréation, il y allait déjà de ces vigoureuses poignées de main. Il essayait d'être tout le contraire de son chômeur de père, je suppose, et qui aurait pu lui en vouloir?

– T'étais mon meilleur client avant de... euh, disparaître...

Je lâchai sa main.

– Pardon?

– C'est bon, détends-toi. Je ne deale plus.

– Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

Je jetai un coup d'œil à mon téléphone. Rien.

– Tiens, je montais justement à Howth. Viens, on va fêter ça.

Il sortit un trousseau de clés de voiture qu'il fit sauter dans sa paume comme une bourse pleine d'or destinée à me tenter.

– Fêter quoi?

– La bonne nouvelle: t'es pas mort!

– Je prends l'avion pour les États-Unis ce soir.

– Ce soir, c'est encore loin. Qu'est-ce que t'as prévu de faire d'ici là?

– ...

– Trop tard! Je te conduirai moi-même à l'aéroport. Je te montre Howth et je te dépose devant le hall des départs.